

Jacques Le Rider

Les Juifs viennois, de la Belle Époque à la Shoah

Si Vienne, à l'époque de Sigmund Freud et d'Arthur Schnitzler, devient une capitale de la modernité, c'est parce qu'elle est la métropole de l'Europe centrale danubienne et que les mutations démographiques du dernier quart du XIX^e siècle l'ont transformée en une « Jérusalem de l'exil ». À l'époque de l'empire libéral, dont le Compromis austro-hongrois de 1867 marque le début, un paysage culturel judéo-viennois se dessine, à la fois proche et sensiblement différent du modèle judéo-allemand.

Comme en Allemagne et dans la plupart des sociétés européennes, les Juifs sont à Vienne des agents de la modernisation économique et culturelle. Ils le sont à Vienne sans doute plus encore que dans d'autres régions de culture allemande, dans la mesure où le type humain façonné par l'éthique protestante, que Max Weber, considère comme indissociable de l'esprit du capitalisme, est marginal dans le système culturel autrichien, ce qui attise, à Vienne, le conflit entre le type du Juif capitaliste et la tradition anticapitaliste du catholicisme social.

C'est au cours des événements de 1848 que l'alliance entre les Juifs et le libéralisme allemand a été scellée: Adolf Fischhof, étudiant en médecine à l'époque des événements révolutionnaires de 1848, restera jusqu'à la fin de sa vie une des personnalités les plus respectées du parti libéral.

Le krach boursier de 1873 et la stagnation économique qui en résulte dans les années suivantes affaiblissent les positions politiques des libéraux. Ceux-ci perdent peu à peu le soutien d'une grande partie des classes moyennes et apparaissent désormais comme les défenseurs du « capitalisme sauvage ». À la mairie de Vienne, les libéraux conservent le pouvoir quelques années encore, grâce à un système électoral qui restreint considérablement

le corps électoral. Leur déclin commence à la suite de la réforme électorale de 1885 qui augmente le nombre des électeurs.

À Vienne, les libéraux cèdent le terrain, à partir de la fin des années 1880, aux nouvelles tendances nationalistes et antisémites : au nationalisme allemand des pangermanistes, au mouvement chrétien-social du populiste Lueger, qui remporte sa première victoire électorale à Vienne en 1895 et dont l'empereur François-Joseph I^{er} se résigne à ratifier l'élection comme maire de Vienne en avril 1897. À partir des années 1880 et 1890, l'antisémitisme se diffuse dans les discours sociaux et devient un enjeu central de la vie politique viennoise.

Cet antisémitisme de masse peut être interprété comme une réaction à l'accroissement considérable de la population juive de Vienne, qui a augmenté plus vite que la population globale de la capitale. Entre 1857 et 1910, la population viennoise globale a été multipliée par 5, la population juive de Vienne par 28. En 1850, 57 % des Viennois étaient nés dans cette ville, 39 % étaient des « étrangers » ; en 1890, on passe à 35 % de « Viennois de souche » pour 65 % d'étrangers. C'est, dans toute l'Europe, la plus forte croissance démographique d'un groupe de population juive.

Voici les chiffres qui résument cette évolution démographique :

	1857	1890 (après intégration des communes de banlieue)
Population totale	476 220	1 364 548
Juifs viennois	6 217	118 495
%	1,3 %	8,7 %
	1910	
Population totale	2 031 498	
Juifs viennois	175 318	
%	8,6%	

En 1910, des nombres et des pourcentages supérieurs ne sont constatés qu'un peu plus à l'Est: à Varsovie (219 000 Juifs, soit 32 % de la population totale), à Budapest (204 000 Juifs, soit 23 % de la population totale) ; en Galicie, la Pologne habsbourgeoise (57 000 Juifs à Lemberg/Lwow/Lviv, soit 28 % de la population totale; 12 000 à Brody, la ville natale de Joseph Roth, soit 70 % de la population totale) ; ou en Bucovine (29 000 Juifs à Czernowitz, la ville natale de Paul Celan, soit 33 % de la population totale).

À Berlin, la croissance démographique du groupe juif est moins spectaculaire durant la même période (36 015 Juifs en 1871 et 144 007 en 1910, soit respectivement 4,4 % et 3,7 % de la population totale).

Cette croissance démographique, dont résulte la grande pluralité ethnique et linguistique de Vienne autour de 1900, est, avec la croissance économique, le facteur principal de la modernisation sociale et culturelle dans cette capitale.

Jusqu'aux années 1880, les régions de provenance de l'immigration juive à Vienne sont surtout la Bohême/Moravie et la Hongrie. À partir de 1880, les Juifs de l'Est, en particulier ceux de Galicie, sont majoritaires dans les flux migratoires en direction de Vienne, tandis que les populations juives de Bohême et de Hongrie sont désormais fixées dans ces territoires. En 1914, les Juifs originaires de Galicie représentent un quart de la population juive viennoise : beaucoup d'entre eux se distinguent par la langue (ils parlent yiddish), le vêtement et la fidélité à la tradition hassidique. Ces Juifs de l'Est apparaissent comme des étrangers aux Juifs viennois intégrés de longue date : leur altérité fascine et dérange.

À Vienne, certains quartiers passent pour des quartiers juifs : c'est le cas de la *Leopoldstadt* (correspondant au II^e arrondissement, quartier populaire), que Joseph Roth, dans *Juifs en errance* (1927), appellera un « ghetto volontaire », où les Juifs représentent plus du tiers de la population et, dans une bien moindre proportion, de l'*Alsergrund* (correspondant au IX^e arrondissement, le quartier de la *Berggasse* où habitait Freud, quartier nettement plus

bourgeois que la *Leopoldstadt*, où l'on observe autour de 1900 une forte concentration d'avocats, médecins, universitaires, enseignants, gens de lettres et journalistes) où les Juifs représentent 20,5 % de la population. Dans le 1^{er} arrondissement, le quartier de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie, les Juifs représentent 20,3 % de la population.

Le processus d'intégration des Juifs dans la société viennoise de la deuxième moitié du XIX^e siècle passe par les institutions éducatives et universitaires comme moteur de l'ascension sociale. En 1890, on estime que 48 % des étudiants de la Faculté de médecine de Vienne sont d'origine juive. Durant la décennie 1885-1895, la statistique viennoise des professions libérales révèle que 42 % des avocats et des médecins viennois sont juifs (on passe à 63 % pour la période 1890-1910).

On comprend pourquoi la "modernité viennoise" de la fin de siècle et du début du XX^e siècle est, pour une part significative, l'œuvre d'artistes, d'auteurs, de scientifiques juifs. On peut compléter ce constat en ajoutant qu'une partie importante du public des théâtres et des concerts viennois, des lecteurs de livres et de journaux, durant cette période, appartient au même milieu des Juifs assimilés à la culture allemande, ouverts aux avant-gardes et aux débats d'idées, ayant souvent suivi un parcours éducatif et universitaire de haut niveau.

Cette concentration dans certains quartiers et cette préférence donnée à certains secteurs professionnels expliquent pourquoi la population juive de Vienne, malgré la diversité de ses origines géographiques et son hétérogénéité sociale et malgré sa tendance largement majoritaire à l'assimilation, conserve une certaine cohésion. Le taux de conversions et de mariages mixtes reste relativement bas : 3,8 % des Juifs viennois optent pour le mariage mixte en 1895 ; 8,1 % en 1910.

Toutes ces indications statistiques ne permettent cependant pas d'affirmer que l'augmentation du nombre des Juifs viennois aurait été la cause immédiate et déterminante de l'exacerbation

de l'antisémitisme. Car l'antisémitisme viennois est bien plus qu'une forme de xénophobie : il ne vise pas seulement des étrangers, des « immigrés » et tous ceux qu'on pourrait appeler des « Juifs visibles » ; il vise aussi les « Juifs invisibles », ces Viennois de vieille souche que, dans l'espace public, rien, sinon les fantasmes projetés sur eux, ne distingue des autres Viennois. Les antisémites fabriquent une altérité juive qui finit par acquérir une présence encore plus réelle, à leurs yeux, que la réalité.

À Vienne se vérifie le cruel paradoxe de l'époque contemporaine: ayant fondé leur émancipation, leur intégration, leur ascension sociale sur les idées modernes, incarnant l'idée même de modernité, adhérant à l'idéologie "supranationale" de la monarchie habsbourgeoise soucieuse de préserver la cohésion d'un ensemble éminemment multiculturel et multinational, les Juifs viennois sont les premières cibles des nouveaux courants nationalistes, populistes et hostiles à la modernisation économique, sociale et culturelle. L'émergence de cet antisémitisme politique d'un type nouveau, dans les années 1880, conduit de parler, deux décennies plus tard, d'un nouveau code culturel antisémite qui s'est propagé dans toutes les sphères de la société. Le roman de société *Vienne au crépuscule* et la pièce *Professeur Bernhardt*, d'Arthur Schnitzler, rendent compte de cet empoisonnement de la modernité viennoise par l'antisémitisme et mais aussi de la crise d'identité pour ainsi dire chronique qu'il a déclenchée parmi les Juifs viennois.

Ces réactions juives à l'antisémitisme ont un point commun : elles constatent l'échec du parti libéral qui a gouverné Vienne jusqu'à l'arrivée de Karl Lueger face aux nouvelles questions sociales, nationales et face à la crise culturelle causée par la modernisation. Elles correspondent aussi à un conflit de générations entre « les pères » attachés à la culture libérale en déclin et « les fils » qui affrontent les mutations socio-culturelles et se révoltent contre les illusions et les mensonges du libéralisme.

Chez Zweig, dans le premier chapitre du *Monde d'hier*, il sera question du “génie de Vienne” qui aurait toujours consisté, écrit-il, à “harmoniser tous les contrastes ethniques et linguistiques” et à permettre “une synthèse de toutes les cultures occidentales”, mais ce tableau nostalgique relève du mythe, construit rétrospectivement par un auteur en exil (Zweig a écrit ses mémoires en juillet 1941, à Ossining, près de New York, et il a retravaillé son manuscrit après son retour au Brésil, fin août 1941, jusqu’au dernier moment de son existence).

Chez Joseph Roth, le « mythe habsbourgeois » d’un âge d’or perdu de la coexistence harmonieuse des nationalités et des identités culturelles au sein de l’Autriche-Hongrie de la Belle Époque, donne de la société viennoise une représentation bien moins positive que les mémoires de Stefan Zweig. « Il n'y a pas de sort plus dur à Vienne que celui de l'étranger juif de l'Est », écrit Roth dans *Juifs en errance*. Au début de *La Crypte des capucins* (1938), le comte Chojnicki évoque « l'état de notre Europe détraquée par les États nationaux et les nationalismes ». Et il continue en ces termes : « Ce sont les Slovènes, les Galiciens et les Ruthènes de Pologne, les Juifs à caftan de Boryslaw, les maquignons de la Bacska, les musulmans de Sarajevo, les marchands de marrons de Mostar qui chantent l'hymne de l'empereur. La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'empire, mais à la périphérie. » Vienne se réduit, dans *La Crypte des capucins*, à une capitale allemande incapable de résister à la force d’attraction du Reich allemand.

Zweig et Roth éprouvaient la même haine du nationalisme qui avait plongé dans le chaos « le monde d’hier » : mais pour Roth l’âme de la vieille Autriche avait déserté la capitale, tandis que pour Zweig, Vienne était le cœur de l’Europe habsbourgeoise.

Une voie souvent choisie par les Juifs viennois des deux générations de Victor Adler (né en 1852) et d’Otto Bauer (né en 1881) a été celle de l’engagement socialiste.

Mais pour beaucoup d'autres personnalités, parmi les plus fascinantes de la modernité viennoise, la crise d'identité et la reconstruction du sentiment d'identité suit un parcours individuel qu'on ne peut réduire à un schéma général et dont on ne peut rendre compte que sous la forme d'une étude de cas.

Sigmund Freud, par exemple, n'a jamais douté de son identité juive, mais il l'a pour ainsi dire redécouverte et revalorisée. Dans le cas de Freud, on peut même parler d'une réinvention de l'identité juive, résolument non orthodoxe, pour ne pas dire hérétique, mais inspirée d'abord par la figure de Joseph, ministre et interprète des rêves du pharaon, dans *L'Interprétation des rêves* publiée en 1900, puis par celle de "l'homme Moïse", dans le livre ultime de Freud, publié en 1939. Congédiant toute identité nationale, refusant la position sioniste, Freud opposera à l'Europe en guerre l'idéal éthique et scientifique transmis par les juifs depuis Moïse.

Celui que Freud a appelé son "double" littéraire, Arthur Schnitzler, se définit en décembre 1914 comme « juif, autrichien, allemand », sans exprimer de préférence pour aucun des trois termes.

Quelques chefs de file de la Jeune Vienne littéraire, Hugo von Hofmannsthal, Richard Beer-Hofmann, Felix Salten suivent des parcours très différents : Hofmannsthal a tendance à refouler ce qui, dans sa généalogie, le rattache à l'arrière-grand-père Isaac Löw Hofmann, installé à Vienne en 1792, anobli par Ferdinand II avec le titre héréditaire de « von Hofmannsthal ».

Beer-Hofmann est un représentant de la renaissance culturelle juive.

Felix Salten se rapproche de Theodor Herzl et participe au mouvement sioniste.

Le brillant "anti-journaliste" Karl Kraus, féroce adversaire de la presse à grand tirage, cultive les paradoxes, parfois les plus provocants, à propos de son identité juive. C'est Karl Kraus qui promeut le "génie maudit" Otto Weininger, auteur de *Sexe et caractère* publié en 1903, qui

poussa jusqu'à l'autodestruction la "haine de soi juive". Stefan Zweig, quant à lui, interprète son identité juive comme une vocation au cosmopolitisme du "bon Européen".

Évoquons enfin les deux génies contemporains de la musique viennoise, qui incarnent deux voies de la modernité et deux modalités de l'affirmation de l'identité juive dans la tradition musicale allemande : Gustav Mahler, converti au catholicisme pour pouvoir accéder au poste de directeur musical de l'Opéra de Vienne, multiplie dans ses compositions les échos de la musique populaire, en particulier de la musique juive, d'Europe centrale. Arnold Schönberg, d'abord converti au protestantisme, revient au judaïsme à partir des années 1920 et, à partir de 1933, fait de la tradition juive et du destin de Juifs contemporains un thème central de son œuvre.

Victor Adler, le père fondateur du parti social-démocrate autrichien, converti au protestantisme en 1878, considérait le socialisme comme une nouvelle voie de l'intégration. À la tête du mouvement socialiste, il avait sur la "question juive" des positions parfois contestées: au congrès du Parti social-démocrate de 1897, il fut critiqué par un militant juif galicien qui lui reprochait de ne pas assez défendre les prolétaires juifs et de trop dénoncer les capitalistes juifs et la collusion "Lueger-Rothschild", au risque de conforter les stéréotypes antisémites.

Les pionniers viennois du mouvement sioniste réagissent à ce qu'ils considèrent comme l'échec du programme libéral (de gauche comme de droite) d'assimilation et d'intégration. Ils estiment que la position des Juifs face à l'affirmation des nationalités, à Vienne, ne peut se réduire à leur identification à l'identité culturelle allemande, même si celle-ci est interprétée dans le sens d'un cosmopolitisme « supranational ». Ils réclament une prise de conscience des nouveaux problèmes que pose la présence dans la métropole habsbourgeoise d'un nombre croissant de Juifs de l'Est. Les sionistes viennois appellent aussi à un combat énergique contre

l'antisémitisme, dont ils estiment que les Juifs viennois de vieille souche ont tendance à sous-estimer la gravité. Pour les sionistes, la « question juive » ne relève pas seulement de la vie privée : elle doit inspirer un nouveau programme politique.

Mais le mouvement sioniste viennois se caractérise par sa grande diversité interne. Le mouvement de “désassimilation” qui conduit Theodor Herzl au sionisme suit une logique différente de celle, par exemple, de Nathan Birnbaum. Ce dernier, fils d'un père d'origine galicienne et d'une mère descendant de rabbins hongrois, se passionne depuis sa jeunesse pour la culture hébraïque et yiddish contemporaine (en 1908, il animera le congrès linguistique juif de Czernowitz) et pour le mouvement national juif à l'est de l'Europe. Critiquant *La Maladie assimilationniste* (c'est le titre de son pamphlet de 1882), il est une figure de proue du mouvement sioniste d'Autriche-Hongrie, mais, à partir de 1898, il s'oppose au sionisme politique de Herzl, qu'il a soutenu jusqu'au Congrès de Bâle de 1897, et défend désormais la ligne du sionisme culturel. Les principes de Birnbaum peuvent être résumés en ces termes : en finir avec les programmes d'assimilation qui, selon lui, ont été néfastes depuis l'époque de l'hellénisation des Juifs ; ne pas se confondre avec les mouvements de lutte contre l'antisémitisme : les Juifs doivent d'abord se retrouver eux-mêmes ; réinventer la synthèse entre culture juive occidentale et culture juive orientale. Birnbaum reste cependant viennois jusqu'au bout des ongles : il conçoit sa métropole natale comme prédestinée à devenir la capitale du sionisme contemporain.

Notons que Theodor Herzl fut aussi un des premiers à proclamer que les Juifs devaient suivre l'exemple des nationalités de la monarchie austro-hongroise, c'est-à-dire faire reconnaître leur identité nationale et leur territoire national. Si on considère le sionisme de Herzl de ce point de vue, on peut dire que la culture politique de la monarchie habsbourgeoise l'a inspiré au moins autant que la tradition juive.

La culture de la modernité viennoise que nous admirons aujourd’hui, et dont les artistes et les intellectuels juifs étaient les promoteurs, n’avait, à vrai dire, pas grand-chose de spécifiquement juif, même si l’on peut reconnaître des thèmes juifs au détour des partitions de Mahler et même si Freud lui-même acceptait de parler d’une « tournure d’esprit juive » qui lui aurait facilité la mise au point de la méthode psychanalytique.

Nombre d’intellectuels viennois ne se considéraient pas comme des Juifs : ainsi le juriste Hans Kelsen, le psychologue Alfred Adler ou le socialiste Max Adler. Le négociant en tissus et confection Sigmund Mayer, membre militant de l’Union austro-israélite à partir de 1894, écrit dans ses mémoires qu’avant l’affirmation des nouveaux courants antisémites, au début des années 1880, il n’avait pas conscience d’être juif. Käthe Leichter, sociologue et militante sociale-démocrate, affirme qu’elle n’eut pas à se préoccuper de son identité juive avant 1938.

À l’époque de la “modernité viennoise”, la pluralité ethnique et linguistique, a tantôt conduit au conflit, tantôt rendu possible la stabilisation d’un modèle pluraliste. Vienne, considérée comme milieu urbain de la modernité est une métropole à la fois tchèque, slovaque, polonaise, slovène, croate, hongroise et juive : cette métropole est à la fois un *melting pot*, un creuset assimilateur, mais aussi un chaudron des sorcières où sont concoctés les poisons de l’antisémitisme et des racismes les plus virulents. L’antisémitisme viennois apparaît en même temps que l’antislavisme et l’antimagyarisme. Le journal chrétien-social antisémite *Reichspost* dénonce par ailleurs « la prépondérance judéo-magyare injustifiée » qui résulterait du Compromis austro-hongrois de 1867.

Une des salles d’exposition du premier Musée juif de Vienne inauguré en 1895 présentait une “*Gute Stube*” juive contemporaine typique (la plus belle pièce de la maison ou de l’appartement, salon – salle à manger, que l’on n’utilise que les jours de fête ou pour recevoir des invités) aménagée par le peintre Isidor Kaufmann. On a de prime abord du mal à

apercevoir, sur les photos de l'époque, ce qu'il y a de juif dans cette salle de séjour. En quoi se distingue-t-elle de celle de l'appartement ou de la villa d'un Viennois non juif ? Seule l'analyse précise de certains objets permet de discerner ce qui connote la judéité de cet intérieur. Cette salle du Musée juif de Vienne voulait faire comprendre aux visiteurs que les Juifs viennois sont des Viennois comme les autres et qu'ils sont chez eux à Vienne comme tous les autres Viennois.

Le célèbre historien de l'art Ernst Gombrich refusait pour sa part de dresser la liste des créateurs juifs ayant contribué à faire de Vienne un des sites les plus brillants de la modernité du début du XX^e siècle, considérant, lançait-il avec une véhémence provocatrice, qu'une telle enquête consiste à appliquer à une période antérieure à 1938 les critères de la Gestapo. Il faisait remarquer que « la plupart des Juifs viennois assimilés partageaient beaucoup plus de traits communs avec leurs concitoyens non juifs qu'avec les nouveaux arrivants juifs de l'Est. »

L'épreuve de la Première Guerre mondiale marque profondément le destin des Juifs viennois. Loyaux envers l'empereur François-Joseph et la monarchie habsbourgeoise, ils affichent leur patriotisme. Au début, les autorités habsbourgeoises censurent les opinions ouvertement antisémites : ainsi la polémique lancée en 1916 par les antisémites contre les Juifs de l'Est, en particulier galiciens, qui se déroberaient à leurs obligations militaires, ne trouve pas de relais dans l'administration civile ni militaire.

Mais à partir de 1917, la censure est moins stricte lorsqu'il s'agit d'articles antisémites et il devient habituel de voir traiter les Juifs de « profiteurs de guerre » ou de voir accuser des médecins militaires juifs de réserver un traitement de faveur aux blessés juifs. Le déchaînement de l'antisémitisme atteint son comble en 1918, les Juifs servant désormais de boucs émissaires, prétendument coupables de toutes les calamités qui s'abattent sur

l'Autriche. En janvier 1918, le soutien des sionistes à la grève générale a effarouché les pouvoirs publics et la censure laisse désormais passer avec complaisance les articles antisémites qui parlent de la « conspiration juive internationale » contre les intérêts autrichiens.

Les Juifs autrichiens connaissent une douloureuse désillusion. Arnold Schönberg écrira au rabbin Stephen Wise le 12 mai 1934 : « Je fus conduit à ressentir intimement le fait que la guerre n'était pas seulement conduite contre l'ennemi extérieur, mais aussi contre l'ennemi intérieur, c'est-à-dire, outre les libéraux et les socialistes, contre les Juifs. »

Il n'y eut cependant pas, dans l'armée austro-hongroise, de « recensement des Juifs » en 1916 sur le modèle de la *Judenählung* décidée en octobre 1916 par le commandement militaire allemand.

Globalement, en raison de l'afflux des réfugiés de l'est de l'Europe, la population juive de Vienne augmente sensiblement entre 1914 et 1923. En 1914, le recensement dénombre 186 848 Juifs viennois (près de 9 % de la population totale de la capitale) ; en 1923, on est passé à 201 513 (10,8 % de la population totale). Alors qu'avant 1914, les Juifs de l'Est, pour l'essentiel originaires de Galicie, ne représentaient qu'un quart du groupe juif viennois, les nouveaux immigrants ont grossi le groupe des *Ostjuden*, les Juifs de l'Est.

Cette augmentation du nombre des Juifs de l'Est donne à la culture yiddish, qui n'avait pas été très présente à Vienne avant 1914, une importance nouvelle. Plusieurs journaux et revues yiddish, plusieurs associations culturelles yiddish s'installent à Vienne durant les années de guerre. Les mouvements de jeunesse nationalistes juifs se renforcent.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Vienne, l'ancienne métropole de l'Europe centrale habsbourgeoise, est affaiblie. Sans compter les Viennois qui ne reviennent pas après l'armistice de novembre 1918 (victimes et prisonniers de guerre), on estime le déficit

démographique global de la ville, entre 1914 et 1919, à 120 000 personnes, en raison de l'effondrement du taux de natalité et de l'augmentation spectaculaire du taux de mortalité. C'est l'afflux des réfugiés qui a fait passer la population viennoise à 2 240 000 au lendemain de la guerre (le chiffre retombe à 1 866 000 en 1923, le flux dominant étant depuis 1919 l'émigration).

Vienne est désormais la capitale surdimensionnée d'un pays de 83 000 km² et de quelque 6 500 000 habitants. La grande inflation qui atteint son sommet en Autriche et 1921 et 1922 bouleverse la répartition des patrimoines, ruine les rentiers et les retraités, et apporte encore de l'eau au moulin des antisémites qui s'en prennent aux nouveaux riches accusés d'être « tous des Juifs ».

La métropole viennoise est en voie de provincialisation. Dans la plupart des domaines de la vie universitaire, intellectuelle, littéraire et artistique, l'histoire culturelle de Vienne entre 1918 et 1938 est marquée par le déclin.

La mairie de Vienne est dirigée jusqu'à 1934 par les sociaux-démocrates et les antisémites continuent de plus belle à dénoncer « l'influence juive » qu'ils voient à l'œuvre dans « Vienne la rouge ». Le conseiller municipal chargé des affaires financières, Hugo Breitner, est une de leurs cibles favorites. La Ville de Vienne ayant acquis le statut de Land et l'autonomie financière et fiscale au 1^{er} janvier 1922 (elle avait jusque-là fait partie du Land de Basse-Autriche), Hugo Breitner met en place un système fiscal radicalement progressif, dénoncé par le parti chrétien-social comme accablant pour les classes moyennes. Ce système, non seulement assure l'équilibre des finances viennoises, même en temps de crise économique, mais dégage une marge de manœuvre budgétaire considérable, en particulier pour les grands chantiers de logement social.

Le parti social-démocrate est, dans l'ensemble, le moins antisémite des partis de masse et l'on estime que 75 % des Juifs viennois votent pour lui. À droite, après l'effacement presque complet des libéraux, tous les partis sont plus ou moins antisémites.

Les statistiques socio-professionnelles confirment les tendances qu'on observait déjà autour de 1900 dans la Vienne de Karl Lueger : en 1936, 62 % des avocats et des dentistes, 47 % des médecins, 94 % des directeurs d'agence de publicité, 85 % des marchands de meubles, 70 % des marchands de vins et alcools et des marchands de confections et de tissus sont juifs. Sur 174 directeurs de journal ou de revue, 123 sont juifs.

Dans certains secteurs les Juifs autrichiens sont au contraire défavorisés : dans la Fonction publique par exemple, particulièrement dans l'armée, la police et la magistrature, mais aussi dans l'enseignement et dans le monde universitaire.

Dès la première campagne électorale, en décembre 1918, les chrétiens-sociaux appellent au combat contre le « péril juif » et les programmes de ce parti, en 1923, 1926 et 1932, mentionnent en bonne place la lutte contre « l'influence juive ».

Dans ce contexte, *La Ville sans Juifs* (1922) de Hugo Bettauer (1872-1925) retient l'attention, moins pour sa valeur littéraire, que pour le caractère prémonitoire de ce roman d'anticipation politique. Dans sa vision du futur, Bettauer décrit la montée de l'antisémitisme à Vienne qui conduit à l'expulsion des Juifs, en présentant une image à peine caricaturée de la vie politique de l'époque.

L'argumentation du chancelier Seipel, dans sa harangue aux parlementaires, est présentée par Bettauer sur le mode de l'humour noir : « Je suis un grand admirateur des Juifs, j'ai moi-même eu [...] nombre d'amis juifs. [...] Néanmoins, ou plutôt pour cette raison même, j'ai acquis au fil des ans la conviction de plus en plus forte que nous, les non-Juifs, ne pouvons vivre plus longtemps aux côtés des Juifs [...]. Il nous faut soit renoncer à nous-mêmes [...] soit renoncer aux Juifs. » La loi d'expulsion des Juifs, explique le chancelier, « ne s'appliquera

pas seulement aux Juifs et aux Juifs convertis, mais à tous les gens de souche juive. Seront considérés comme de souche juive les enfants issus de mariages mixtes. Si une chrétienne de souche aryenne pure a épousé un Juif, la loi concerne son mari et les enfants nés de ce mariage, tandis que la femme demeure libre de rester en Autriche. »

Le roman se termine par un happy end : pour enrayer le déclin rapide de Vienne, les députés abrogent la loi d'expulsion des Juifs. Ceux-ci reviennent pour la plupart et la ville retrouve sa prospérité et son éclat d'antan. Le chancelier, désespéré de l'échec de sa politique antisémite, se donne la mort.

Le roman satirique de Bettauer est un document important parce qu'il révèle que, dans les représentations collectives, l'idée d'une Autriche et d'une Vienne sans Juifs est présente bien avant 1938, comme une promesse de bonheur national, et que l'idée d'une « épuration ethnique » a pris une forme plus concrète depuis que les Traités de paix ont provoqué en Europe centrale des migrations de masse et des transferts de population par la contrainte.

La politique culturelle moderniste menée dans « Vienne la Rouge » par les sociaux-démocrates, suscite en réaction l'exacerbation de l'antisémitisme des partis nationalistes allemands et des chrétiens-sociaux. Mais la vie juive à Vienne semble appartenir à un autre monde, de plus en plus étranger à la culture de la capitale autrichienne.

Du 18 au 30 août 1925, vingt et un ans après la mort de Theodor Herzl, le quatorzième Congrès sioniste international se réunit à Vienne, sous haute protection policière. Le maire social-démocrate de la capitale, Karl Seitz décline l'invitation à la cérémonie d'ouverture du congrès, indiquant qu'il ne saurait participer officiellement à un « événement confessionnel ». Vienne, à la même époque, est aussi pour Canetti le lieu de ce qu'il appelle dans ses mémoires la « découverte de l'homme bon ». Il rencontre Abraham Sonne, originaire de Galicie qui dirige l'Institut Pédagogique hébraïque fondé par le grand-rabbin Chajes, un établissement

destiné à la préparation des Juifs viennois au départ pour la Palestine. Publiés sous le nom d'Avraham Ben-Yitzchak, les poèmes d'A. Sonne auront une importance de premier plan dans l'histoire de la littérature néo-hébraïque. Elias Canetti a érigé un des monument les plus remarquable à la mémoire d'Abraham Sonne dans *Jeux de regards (1931-1937)*, le troisième volume de son autobiographie. Grâce à Sonne, Canetti a redécouvert sa propre identité juive.

Au moment de l'annexion de l'Autriche par le Troisième Reich, en 1938, on compte 169 978 Viennois de confession juive. Si l'on ajoute à ce chiffre les Juifs selon la définition "raciale" que les décrets d'application des lois de Nuremberg de 1935 ont codifiée, le nombre des Viennois menacés en tant que Juifs s'élève, en octobre 1938, à quelque 182 000. On estime à 126 445 le nombre des Juifs viennois ayant pu émigrer entre l'été 1938 et décembre 1939. Le nombre des Juifs viennois déportés entre 1939 et 1945 atteint 48 819 (2142 seulement ont survécu). Il reste à Vienne moins de 5700 Juifs en mars 1945. Le cauchemar que Bettauer avait imaginé dans son roman *La Ville sans Juifs* s'est réalisé.

On comprend que Vienne à la Belle Époque soit devenu un lieu de mémoire européen singulièrement ambivalent : mémoire d'une période qui a fait de Vienne une des capitales de la modernité intellectuelle, littéraire et artistique, mais aussi mémoire d'un des milieux les plus violemment antisémites.

À partir de 1938, « le monde d'hier » évoqué par Stefan Zweig a été réduit à néant. C'est l'histoire de la Shoah qui constitue désormais le contexte mémoriel de la modernité viennoise.

Pour aller plus loin :

Jacques Le Rider, *Les Juifs viennois à la Belle Époque*, Paris, Albin Michel (collection « Présences du judaïsme »), 2013 ([permalien](#)).